Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 10

Artikel: Deux jours dans le Jura : [suite]
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188651

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-troisième année. N° 10 Samedi 7 Mars 1885.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50
six mois. . . 2 fr. [illegible]
ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
du Canton 15 c. / de la Suisse 20 c. / de l'Etranger 25 c. } la ligne ou son espace

Deux jours dans le Jura.

III

Les premières lueurs du matin colorent les sommets du Jura. Les employés de l'*Hôtel de Genève*, déjà debout, descendent doucement l'escalier pour ne pas inquiéter les dormeurs. La cuisinière prépare notre café au lait. En attendant qu'il soit servi, je contemple de ma fenêtre le joli village de Vallorbes, tout rajeuni depuis le désastre de 1883, et dont les toits, les uns couverts d'ardoises, les autres de tuiles, détachent leurs teintes gaies sur le fond vert du tableau, où l'Orbe dessine au loin ses gracieux méandres.

Bientôt les fenêtres des chambres voisines s'ouvrent et le dialogue suivant s'établit entre nos amis de Genève, qui regardent la Dent de Vaulion pure de tout brouillard, tandis que le reste du ciel est un peu sombre :

— Je te dis qu'on a la pluie, Fridolin.

— Moi je t'y parie que non, qu'en penses-tu Oscar ?

— Ma foi, ça bargagne par là-haut.

— Oui, je vois çà, tu renasques ; fallait m'y dire, alors... Et puis, tu sais, je n'y tiens pas plus que ça, moi.

— Eh ben, allons d'abord manger la soupe à l'ognon, ça nous reviendra le cœur.

Après la soupe à l'ognon, arrosée, malgré l'heure matinale, de quelques verres de petit blanc, ces messieurs fument une pipe et paraissent sous l'empire d'une douce quiétude.

— Après tout, c'est une montagne comme tant d'autres, votre Dent de Vaulion, du caillou, quoi.

— Mam'zelle, apportez donc encore un flacon..... Elles sont ben mignonnes, ces petites Vaudoises.

— Dis-donc, Fortuné, c'est pas la dernière fois qu'on vient dans le pays ; et puis, si nous allons à La Vallée, nous la verrons bien en passant, cette fameuse Dent.

— Mais, pardine..... C'est bien sûr qu'on y reviendra ; les petites truites rappellent..... C'était-il croquant !

Nous gravissions dejà les contre-forts de la montagne que cette conversation durait encore ; il est du moins naturel de le supposer, car nous ne vîmes rien venir.

L'ascension de la Dent de Vaulion est trop facile et trop connue pour que nous en fassions ici la description. On sait tout le plaisir qu'on éprouve en voyant se découvrir, au fur et à mesure qu'on s'élève, la jolie vallée de Joux, qui s'offre bientôt aux yeux dans toute son étendue et sa tranquillité. Je dis tranquillité. En effet, son lac est limpide, mais pas une barque à sa surface ; les villages, les hameaux, les nombreuses habitations parsemés sur ses rives sont charmants, mais pas un arbre, pas un jardin, pas un oiseau !... Par-ci, par-là, une cloche appelant les enfants à l'école ou les fidèles à la prière, nous envoie sa note mélancolique. En contemplant ce tableau de la nature, on ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ah ! combien une voile blanche apporterait de gaîté sur ce lac ; comme le panache de fumée d'un bateau à vapeur animerait le paysage !

Mais l'ensemble du panorama qu'on embrasse du sommet de la Dent, d'où l'on découvre dix lacs, est vraiment grandiose. D'un côté, le plateau suisse et l'immense chaîne des Alpes ; de l'autre, Vallorbes, coquet et souriant dans son frais vallon ; plus loin, la frontière française, couronnée par la belle forêt du Risoux ; à vos pieds, Vaulion, vu à vol d'oiseau. Le regard plonge si bien dans ses rues, dans ses maisons même, qu'à l'aide de bonnes jumelles on y voit travailler ses cent quarante cordonniers, battant la semelle et tirant le ligneul auprès de la fenêtre.

Il était midi quand nous arrivions au Pont, de retour de notre course à la Dent. Nous retrouvâmes là nos Genevois travaillant activement à la destruction d'un brochet. Ils avaient passé au pied de la Dent sans y monter, persuadés que les montagnes sont comme certains tableaux qu'il faut regarder de loin.

Rien ne nous engage à prolonger notre halte au village du Pont ; aussi empressons-nous de prendre la voiture de poste qui va partir pour le Sentier. Le soleil est brûlant, la route poussiéreuse, et il faut vraiment du courage pour s'enfermer dans ce misérable véhicule à quatre places. Une jeune dame nous y a précédés, et le cocher est occupé à lui passer tout un bagage déposé à terre : gros sac de voyage, coussins, paniers, bouteille d'eau chaude, biberon, boîte de lait condensé, ombrelle, etc., etc. Pour nous caser au milieu de cet emménagement, nous sommes obligés d'en mettre une partie sous le banc, une autre sur nos genoux, une autre entre nos jambes, partout enfin où il est possible de placer quelque chose, et de rester là immobiles comme des prunes à l'eau-de-vie dans un bocal.

J'oubliais de dire que la dame tient sur ses bras

un petit enfant qui ne cesse de crier à percer le tympan. Si seulement la musique était variée, mais elle persiste d'une façon désespérante sur un rythme aigu et monotone, à rendre furieux les caractères les mieux faits, les plus charitables.

Mais peu à peu, et dans quelque position qu'on se trouve, on finit par prendre son mal en patience. Le trajet est long du Pont au Sentier, et il fallait bien causer pour tuer le temps, puisque les convenances nous interdisaient le cigare. Notre voisine, d'un extérieur fort agréable, ne tarda pas à se faire remarquer par le bon ton de sa conversation et de ses manières. Mais elle nous paraissait si fatiguée, l'angoisse du voyage contractait si visiblement ses traits, le sang affluait si violemment à sa joue, qu'il nous tardait de savoir d'où elle venait et où elle allait, poussés, non point par une vaine curiosité, mais par la sympathie qu'elle nous inspirait.

Eh bien, cette dame, domiciliée à La Vallée, avait reçu subitement, la semaine précédente, la triste nouvelle de la mort de sa sœur, mariée en Ecosse, laissant un nouveau-né et un père au désespoir. « Que va devenir ce pauvre enfant dans des mains étrangères ! s'écria-t-elle... Non, j'irai le chercher, je remplacerai ma sœur, je serai sa mère ! » Et n'écoutant que son cœur, elle partit pour l'Ecosse, prit l'orphelin, âgé de quelques jours seulement, et se remit en route pour la Suisse, voyageant nuit et jour avec ce bébé sur les bras, transportant ses nombreux effets à chaque changement de train, courant à la fontaine pour laver ses petits ustensiles, au buffet pour renouveler sa provision d'eau chaude, et remontant à la hâte en wagon pour délayer le lait condensé nécessaire à l'allaitement artificiel de l'enfant.

Voilà dans quelles conditions se trouvait cette femme, depuis huit jours en voyage, n'ayant pas dormi, pas eu le temps de prendre calmement un repas, pas le temps même de soigner un peu sa toilette, ce dont elle cherchait à s'excuser d'une manière charmante, tout en dorlotant son chéri et en fredonnant un petit air qui contrastait singulièrement avec l'expression de ses traits battus par la fatigue.

Notre mauvaise humeur fut bientôt mise de côté à la vue de tant de courage, de pieux dévouement, de tendre sollicitude. C'est alors que, profondément touchés, nous cherchâmes à racheter par mille prévenances l'impression fâcheuse que pouvait avoir laissé notre indifférence de tout à l'heure chez celle pour laquelle nous n'avions plus que de l'admiration.

Au Sentier, nous descendîmes de voiture en nous inclinant respectueusement.

. . . . . .

Cela dit, nous ne saurions passer aux quelques épisodes amusants qui doivent terminer le récit de notre course. Nos lecteurs voudront bien nous accorder encore un dernier article dans le prochain numéro.

L. M.

Le cigare dans la diplomatie.

Il vient de paraître à Paris, sous le titre : *Journal d'un officier d'ordonnance*, divers souvenirs de la guerre de 1870-71. Un des plus attachants a trait à l'entrevue du 24 janvier 1871, entre Bismarck et Jules Favre, entrevue à laquelle l'auteur de l'ouvrage que nous citons, le comte Irisson d'Hérisson, assistait en qualité de secrétaire de Jules Favre. Cette appréciation du cigare par le célèbre diplomate allemand, est un petit modèle d'originalité.

« Au moment où commençait l'entretien, le chancelier prit la soucoupe aux cigares, et, la tendant à J. Favre.

— Fumez-vous ? demanda-t-il.

Jules Favre s'inclina, déclarant qu'il ne fumait jamais.

— Vous avez tort, dit bonnement Bismarck ; lorsqu'on aborde un entretien qui peut amener des discussions un peu vives, il vaut mieux fumer en causant. Quand on fume, voyez-vous, continua-t-il en allumant le havanne, ce cigare que l'on tient, que l'on manie, que l'on ne veut pas laisser tomber, paralyse un peu les mouvements physiques. Sans nous priver de nos facultés cerébrales, il nous assoupit légèrement. Cette fumée bleue qui monte en spirales et qu'on suit malgré soi des yeux, vous charme, vous rend plus conciliant. On est heureux, la vue est occupée, la main est retenue, l'odorat est satisfait. On est disposé à se faire des concessions mutuelles. Et notre besogne, à nous autres diplomates, est faite de concessions réciproques. Vous avez, vous qui ne fumez pas, sur moi qui fume, un avantage : vous êtes plus éveillé ; et un désavantage : vous êtes plus enclin à vous emporter, à céder au premier mouvement, poursuivit-il avec un soupçon d'intention railleuse. Du reste, je suis sûr que le capitaine doi tfumer.

Et il poussa la soucoupe devant moi. Un bon cigare m'a toujours tenté, mais je crus néanmoins devoir refuser, me sentant hiérarchiquement trop inférieur à ces deux hommes pour que je me permisse de le prendre avec eux sur le pied d'égalité de personnes qui fument ensemble.

La discussion prit un instant une allure irritante. Le chancelier commençait à perdre patience, et, déposant même son cigare sur le cendrier, il gesticulait en élevant la voix.

Je me permis alors une chose assez hardie, mais qui, vis-à-vis d'un homme de distinction et surtout de l'éducation du comte de Bismarck, pouvait réussir, et réussit en effet.

Je pris la soucoupe aux cigares ; moitié souriant, moitié incliné, dans l'attitude du respect et de la supplication, je la lui tendis.

Il resta quelques secondes sans comprendre, puis la flamme de ses yeux s'éteignit tout à coup.

— Vous avez raison, capitaine, me dit-il, il est inutile de se fâcher. Cela ne mène à rien... au contraire !

Et la conversation reprit son diapason habituel, modéré. »

Pierrotton et lo Philistin.

Pierrotton est on màlin coo, que lè sâ totès et iena per dessus ; mâ l'a tant brassâ et miquemaquâ d'afférès, l'a tant brocantâ et maquignenâ, que l'a fé lo betecu, et que lo pourro gaillâ a été tenu âo tot fin